
S. P. Tolstov : maître, docteur, commandeur, ou l'histoire à travers l'archéologie et l'ethnographie

Valerij Germanov

Traducteur : Alié Akimova



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/666>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2002

Pagination : 193-215

ISBN : 2-7449-0191-1

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Valerij Germanov, « S. P. Tolstov : maître, docteur, commandeur, ou l'histoire à travers l'archéologie et l'ethnographie », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 10 | 2002, mis en ligne le 28 août 2009, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/666>

S. P. Tolstov : maître, docteur, commandeur, ou l'histoire à travers l'archéologie et l'ethnographie*

V. A. Germanov

Je n'ai pas eu le bonheur de rencontrer le célèbre archéologue et ethnographe Sergej Pavlovič Tolstov. Mais ce personnage légendaire a toujours attiré mon attention. Je portais de l'intérêt à tout ce qui a été écrit sur lui. Et les témoignages de quelques-uns de ses disciples et des gens de son entourage, ne faisaient que renforcer cet intérêt. Plus j'étudiais sa biographie, pleine d'énigmes et d'étranges tournants, plus je comprenais qu'il était plus qu'un simple archéologue et le fondateur de l'Expédition archéologique et ethnographique du Khorezm de l'Académie des sciences d'URSS.

Ses disciples et ses collègues – T. Ždanko, M. Itina, R. Beršadskij, Â. Gulâmov, S. Kamalov, M. Zemskaâ, R. Sadykov, V. Berestov, A. Vinogradov, Z. Papërnyj, Ū. Rapoport, N. Čeboksarov, N. Lobačeva, V. Bočin, V. Šiškin, Z. Radžabov, V. Eršov, et d'autres – ont beaucoup et bien écrit à son sujet [1]. Plus tard, j'ai commencé à me rendre compte que moi-aussi, peut-être, je pourrais contribuer à mettre en lumière cette personnalité.

Dans le titre de cet article, je l'ai appelé à la fois maître, docteur et commandeur. Pourquoi ?

D'abord, je l'ai appelé maître, parce que c'était un excellent professionnel qui voulait tout faire lui-même pour mieux percevoir son travail. Et cela bien qu'il ait été entouré d'un grand nombre de disciples, d'admirateurs ou tout simplement d'enthousiastes romantiques qui de partout rejoignaient, durant

* Cet article a été rédigé grâce au soutien de l'Institut français d'études sur l'Asie centrale (IFÉAC) à Tachkent, Ouzbékistan. J'aimerais donc tout d'abord remercier le directeur de cet Institut, Vincent Fourniau, ainsi que son pensionnaire, Svetlana Jacquesson. Mes remerciements vont ensuite à Valentin Bočin, écrivain et journaliste, qui m'a prêté les photographies qui illustrent mon article ainsi qu'à Valentina Germanova, historien, dont les conseils m'ont accompagné tout au long de la rédaction.

leurs congés annuels, sa célèbre expédition du Khorezm, au sein de laquelle, les étudiants en doctorat n'étaient parfois que de simples ouvriers de fouilles.

Ensuite, je l'ai appelé docteur, parce que, en 1948, il a soutenu une thèse de doctorat intitulée "L'ancien Khorezm : essai d'une étude historique et archéologique" et que, un an plus tard, il est devenu professeur des Universités. Parce que, en 1953, il a été élu membre – correspondant de l'Académie des sciences d'URSS devenant par la suite membre honoraire de plusieurs académies. Parce que, sur l'invitation de savants britanniques, français et italiens, il a fait des conférences sur les recherches archéologiques en Asie centrale aux universités de Londres, d'Oxford et de Cambridge et au Musée de l'Homme à Paris. Parce qu'il a été membre de nombreux congrès d'historiens, d'orientalistes, d'archéologues, d'ethnologues et d'anthropologues. Parce qu'il a avancé plusieurs hypothèses et théories qui ont suscité à l'époque de nombreux débats, et qui en suscitent encore aujourd'hui.

Enfin, je l'ai appelé commandeur, parce que, en 1937, il a fondé l'Expédition archéologique et ethnographique du Khorezm, dont toute la singularité n'a pas encore été cernée malgré l'existence de plusieurs ouvrages sur ses activités. Cette expédition travailla dans l'oasis du Khorezm et dans les parties voisines des déserts du Qaraqum et du Qyzylqum où elle étudia des monuments archéologiques jusqu'alors inconnus datant de la période comprise entre le néolithique et le Moyen Âge. Parce que dans les années trente, il est devenu responsable de la section moscovite de l'Institut d'histoire de la culture matérielle. Parce que, en juin 1941, il a participé aux combats qui ont eu lieu près d'El'nâ et de Možajsk, où il a été blessé, ce qui a entraîné sa démobilisation.

Parce que, de 1942 à 1965, il a été directeur de l'Institut d'ethnographie de l'Académie des sciences d'URSS. Et que, encore plus intéressant, il a commencé dans le même temps à contrôler petit à petit les postes clés des études en histoire : de 1949 à 1954, il a été aussi secrétaire scientifique du présidium de l'Académie des sciences ; de 1950 à 1951, directeur de l'Institut d'orientalisme de l'Académie des sciences d'URSS ; de 1943 à 1945, titulaire de la chaire d'ethnographie et doyen de la faculté d'histoire de l'université de Moscou ; de 1951 à 1965, président de la Société russe des Palestiniens. Même les non-scientifiques peuvent imaginer ce que représente d'être à la fois directeur et secrétaire scientifique des deux plus importants instituts de l'Académie des sciences d'URSS et de prendre part en même temps aux expéditions en Asie centrale. Quant aux vrais chercheurs, cela leur fait dresser les cheveux sur la tête instantanément !

I. Eléments biographiques

Sergej Pavlovič Tolstov est né le 25 janvier 1907, à Pétersbourg, d'un père officier, mort en 1916 lors de la Première Guerre mondiale. Ce qui est moins connu, c'est que le frère de son père – le célèbre général Vladimir Tolstov a

Sergej Pavlovič Tolstov :
professeur de
l'Université d'État de
Moscou, membre-
correspondant de l'AS
d'URSS, directeur de
l'Institut d'ethnographie
de l'AS d'URSS,
responsable de
l'Expédition
archéologique et
ethnographique du
Khorezm, membre
honoraire de
l'AS d'Ouzbékistan
(Photographie de
G. Pavlidi)



été commandant de l'armée des Cosaques de l'Oural lors de la première Révolution russe, et qu'il a combattu le non moins célèbre Vasilij Čapaev, commandant légendaire de l'armée Rouge. Sa bonne étoile abandonna le général Tolstov peu après la mort de Čapaev. Il dut battre en retraite depuis l'Oural à travers le plateau de l'Ust-ûrt en direction du Karakalpakistan et du Khorezm. Il savait que sur les rive de l'Amou Darya habitaient des Cosaques de l'Oural bannis par l'empereur Alexandre III parce qu'ils ne reconnaissaient pas une réforme de l'église orthodoxe russe due au patriarche Nikon. Le général Tolstov comptait sur leur soutien dans la lutte contre les bolcheviks.

En tant que général de l'armée, V. Tolstov savait que, en 1916, les prospections des oasis des piémonts du Turkménistan, d'Ouzbékistan et du Pamir, avaient remis au goût du jour l'étude de l'ancienne oasis du Khorezm située dans le delta de l'Amou Darya ou de l'Oxus, qui était son nom dans la Grèce antique. Les autochtones appelaient ce fleuve aussi le Jayhûn, ce qui veut dire "turbulent, violent". L'Amou Darya prend sa source dans les montagnes d'Afghanistan, non loin des frontières avec l'Inde et la Chine, à une altitude de 5 000 mètres. Son delta formait sur des centaines de kilomètres un éventail de défluent où apparut la célèbre oasis du Khorezm. Cette oasis, appelée plus tard oasis de Khiva, ressemblait beaucoup à l'Égypte.

Jusqu'au XVIII^e siècle on croyait, en Europe, que l'Amou Darya, qui se jette dans la mer d'Aral (ou la mer de l'Oxus), se jetait dans la mer Caspienne. Mais ce n'était qu'une légende qui n'a été vraie qu'à la très ancienne ère glaciaire. Elle fait écho au grand rêve des Turkmènes de détourner l'Amou Darya vers la mer Caspienne pour irriguer le désert du Qaraqum. Au cours des siècles, l'eau de ce fleuve suscita des luttes intestines entre Ouzbeks et Turkmènes. La Russie apprit que l'Amou Darya se jetait dans la mer Caspienne grâce à un Turkmène, du nom de Hodža Nepes. Il fit le voyage jusqu'à Pétersbourg où, en 1715, il fut reçu par Pierre I^{er}. Son récit intrigua l'empereur qui commença à bercer l'ambition d'une voie de navigation qui relierait l'Asie centrale à l'Inde, dont les richesses étaient proverbiales. Pierre I^{er} envoya alors une mission de reconnaissance dirigée par le prince Bekovič-Čerkaskij. Cette mission fut exterminée sur les ordres du khan de Khiva parce que les Ouzbeks du Khorezm ne voulaient pas que le fleuve soit détourné. En effet cela les aurait privés de l'eau nécessaire à l'irrigation et de plus ils redoutaient que les Russes s'ouvrent un chemin vers toute l'Asie centrale.

Le général V. Tolstov se doutait-il que son neveu Sergej, qui écoutait avidement relater le projet de Pierre I^{er}, organiserait 20 ans plus tard, dans ces mêmes contrées, une grandiose expédition scientifique, et qu'il deviendrait l'auteur d'ouvrages de renommée mondiale : "L'ancien Khorezm", "Sur les traces de la civilisation ancienne du Khorezm" et "Dans la mésopotamie de l'Oxus et du Jaksart" ? Après la défaite de l'armée Blanche, Vladimir Tolstov immigra en Australie, où il mourut en 1956. Cette histoire familiale, que les services secrets soviétiques ne manquaient pas l'occasion de lui rappeler, a été une épée de Damoclès pour S. P. Tolstov tout au long de sa vie.

Il existe dans la vie de S. P. Tolstov toute une série de faits singuliers qui n'ont pas retenu l'attention de ses biographes. Toute une série de "pourquoi ? " :

— Les lettres du doyen de la faculté d'histoire de l'université de Moscou S. P. Tolstov à Joseph Staline, écrites dans les années quarante au sujet de l'une de ses étudiantes, Svetlana Allilueva, fille que le maître de l'URSS avait eu de son second mariage, ont-elles été conservées ?

— Pourquoi les archéologues S. P. Tolstov et B. A. Rybakov, auteurs respectivement de "L'ancien Khorezm" et des "Métiers de l'ancienne Russie", deux monographies magistrales publiées simultanément en 1948, ont-ils reçus le prix Staline, le premier pour S. P. Tolstov et le deuxième pour B. A. Rybakov [2] ?

— Pourquoi Staline a-t-il corrigé lui-même le décret concernant ces prix, et en a-t-il inversé à la dernière minute la distribution, Tolstov à qui avait été d'abord décerné le second prix ayant finalement reçu le premier ?

— Pourquoi Boris Aleksandrovič Rybakov a-t-il été ouvertement un adversaire, sinon plus, de S. P. Tolstov ?

— Pourquoi le membre-correspondant de l'Académie des sciences S. P. Tolstov, n'est-il jamais devenu académicien ?

— Qui a inspiré à Joseph Staline l'idée de la construction du Grand canal turkmène ?

— Pourquoi du vivant de Staline, construisait-on le Grand canal turkmène, mais pourquoi dès sa mort s'est-on mis à construire le Grand canal du Qaraqum ?

— S. P. Tolstov est mort dans des circonstances bizarres, le 28 décembre 1976. Sa dernière publication date de 1969. Pourquoi huit ans de silence ?

S. P. Tolstov a été élevé dans un orphelinat. En 1923, il est entré à la faculté de physique et de mathématique du département de biologie de l'université de Moscou, puis à la faculté d'histoire et d'ethnographie de la même université. Il revendiquait comme maîtres l'académicien Dmitrij Nikolaevič Anučin – ethnologue, archéologue et géographe, B. S. Žukov et Boris Alekseevič Kuftin – archéologue et ethnographe, membre de l'Académie des sciences de Géorgie. En 1930, S. P. Tolstov a obtenu le diplôme de la faculté d'ethnographie des peuples turks. En 1931-1932, il a été étudiant en doctorat du département d'ethnographie du très prestigieux Institut de philosophie, de littérature et d'histoire, appelé par les intellectuels de l'époque "le lycée soviétique", car il prétendait remplacer celui de Carskoe selo d'où était sortie une pléiade d'intellectuels russes. Parallèlement à ses études, S. P. Tolstov a travaillé, dès 1926, à la section d'ethnographie du musée régional du Commissariat populaire de l'instruction publique, à Moscou, tout d'abord comme collaborateur scientifique, puis comme responsable de cette section. En 1929, il est élevé au poste de collaborateur scientifique puis à celui de responsable de la section de l'Asie centrale du Musée des peuples d'URSS.

II. Histoire et ethnographie dans les années vingt et trente en URSS

Au début des années trente, S. P. Tolstov se voit obligé de faire campagne contre les folkloristes qui « aspiraient à s'évader dans le passé aux dépens du présent, adhéraient à la science bourgeoise et reniaient le marxisme-léninisme [3] ». La conservation des monuments historiques commence à être assimilée à une activité contre-révolutionnaire. Dans les années trente le département de conservation des monuments historiques auprès du Commissariat populaire de l'instruction publique est supprimé. Ce département avait été créé en mai 1918 et était dirigé par Natal'â Ivanovna Trotskaâ. Les associations de collecte et d'étude du folklore cessent de fonctionner en URSS. Tous les folkloristes et muséographes sont soupçonnés d'être trotskistes.

Un extrait du *Premier cours d'ethnographie soviétique* évoque cette période : « L'ouvrage de S. P. Tolstov couronne la lutte menée contre l'ethnographie régionale de tendance bourgeoise des années trente. C'est le pre-

mier manuel marxiste d'ethnographie. Il est écrit avec énergie et ardeur. On voit que l'auteur lui-même a participé à la lutte impitoyable des bolcheviks contre les courants antiprolétaires dans l'ethnographie ».

La position de S. P. Tolstov est sans équivoque. Voici ce qu'il a écrit à ce propos : « Les associations d'ethnographes régionaux ne répugnaient pas à l'espionnage. Ils étudiaient et publiaient des descriptions détaillées des régions frontalières avec la Pologne, ils accumulaient dans leurs enquêtes des renseignements sur les activités des organes du Parti et des Soviets et sur l'attitude des gens envers ces organes. Les enquêtes étaient menées là où elles profitaient le plus aux ennemis, dans les régions aux réseaux ferroviaires d'importance. Elles dénombraient également les grandes propriétés de l'ancienne noblesse et ainsi de suite, bref, elles aspiraient de toutes leurs forces à maintenir le flambeau allumé pour leur chère Russie blanche. Mais les calculs des apôtres de l'Evangile nationaliste ont été déjoués par l'OGPU [4] ». Quelle aurait été la réaction de S. P. Tolstov envers ses écrits de l'époque, s'il avait vécu jusqu'à nos jours ? Dirait-il qu'on juge le citoyen ou le savant selon les lois d'alors et non selon celles d'aujourd'hui ?

V. B. Aptekar', polémiste redoutable et disciple de l'académicien Nikolaj Âkovlevič Marr, s'approprie dans les années vingt le rôle de guide spirituel du courant marxiste dans l'ethnologie. C'est lui qui déclare que l'ethnologie et le marxisme sont profondément incompatibles et en conclut qu'il faut éliminer l'ethnologie en tant que science. V. B. Aptekar' et ses collaborateurs ambitionnaient plus que les postes de titulaires de chaires et de directeurs dans les centres d'études ethnographiques. Ils se réservaient le rôle de "prêtres" du marxisme – défenseurs d'un savoir sacré et ses uniques interprètes, non seulement dans le domaine de l'ethnologie mais dans celui de toutes les sciences sociales. Pour atteindre leur but, ils étaient prêts à sacrifier l'ethnologie.

Deux œuvres théoriques de Vladimir Germanovič Bogoraz voient le jour en 1928 : un article consacré à la méthodologie des études ethnographiques intitulé "K voprosu o graficheskom metode analiza èlementov ètnografii i ètnogeografii [À propos de la méthode graphique d'analyse des éléments d'ethnographie et d'ethnogéographie]", et une monographie, *Osnovy ètnogeografii* [Principes de l'ethnogéographie] censée combattre le retard théorique de l'ethnologie soviétique. Cette monographie donne un nouvel essor aux discussions théoriques des ethnologues au cours de la Première conférence soviétique des historiens marxistes qui s'est tenue à Moscou du 28 décembre 1928 au 4 janvier 1929. V. B. Aptekar', toujours dans son rôle de porte-parole des instances dirigeantes, se sent le droit de décider ce qui relève du marxisme dans le domaine des sciences humaines. Il souligne à cette occasion que l'interprétation large du domaine d'étude de la nouvelle discipline – l'ethnogéographie – confirme une fois de plus les craintes que l'ethnologie bourgeoise reposait sur des bases théoriques incompatibles avec le marxisme [5]. Les discussions à ce sujet font apparaître deux attitudes. La

jeune génération d'ethnologues, représentée par S. P. Tolstov, propose de considérer l'ethnologie comme une branche de l'histoire, donc comme une discipline obéissant aux principes du matérialisme historique et dont le sujet d'étude est « la culture en tant que travail accumulé par l'humanité ». Cette formulation du domaine de l'ethnographie représentait en soi une symbiose du marxisme et de l'évolutionnisme et, bien qu'avancée par un jeune chercheur, elle était tout à fait acceptable pour la vieille école [6]. Ceux qui n'étaient pas d'accord avec cette formulation insistaient sur le fait que l'ethnologie n'avait pas de méthodologie propre et que la distinction entre les sujets d'étude de l'ethnologie, de la sociologie et de l'histoire était artificielle [7]. V. B. Aptekar' ne se lassait pas de répéter que : « En fait, l'ethnographie n'est pas et ne doit pas être une science à part ; elle n'existe que comme une méthodologie scientifique, c'est pourquoi l'ethnographie et l'archéologie doivent se dissoudre dans l'histoire [8] ».

La lettre de Staline publiée en octobre 1931 dans les pages de la revue *Proletarskaâ revolûciâ* [Révolution prolétarienne] lève certaines ambiguïtés en soulignant que seule la direction du Parti, et non pas un porte-parole usurpateur, peut juger ce qui relève de la vérité en histoire. Cette même lettre fait comprendre que les historiens doivent travailler dans un esprit non pas de confrontation et de destruction, mais de mobilisation de forces et de création. C'est à partir de cette date que commence à proprement parler l'histoire de "l'ethnographie soviétique", chargée dès ses débuts d'un mandat social dont il sera question plus loin.

Les études historiques des années trente se politisent encore davantage et un besoin de plus en plus aigu de savants qualifiés se fait sentir. Staline n'est plus satisfait des communistes à peine instruits, des dilettantes et des parvenus sans diplômes universitaires qui croient que le manque de formation peut être compensé par « l'unique approche méthodologique du marxisme ». C'est ainsi que V. B. Aptekar' et ses collaborateurs tombent en disgrâce, tandis que la personnalité de S. P. Tolstov commence à intriguer Staline. Après le démembrement des associations régionales d'ethnographie en URSS, la possibilité d'occuper d'autres postes lui est offerte.

De 1932 à 1934, S. P. Tolstov est étudiant en doctorat en histoire et archéologie de l'Asie centrale à l'Institut d'histoire de la culture matérielle de l'Académie des sciences d'URSS. En 1935, il obtient le titre de candidat ès sciences historiques. L'archéologie et l'ethnographie, disciplines qui étaient jusqu'alors considérées comme auxiliaires de l'histoire, deviennent en URSS les servantes de la politique.

III. Le choix de S. P. Tolstov

Qu'est-ce qui a donc déterminé l'orientation de la carrière scientifique de S. P. Tolstov ? Voici sa propre réponse : « L'auteur [S. P. Tolstov] a choisi de mener ses études de terrain au Khorezm. Ce choix n'a pas été fortuit. L'auteur

se sent lié à cette région qu'il a visitée une première fois en 1929, en tant que membre de l'expédition historique et ethnographique de l'Association russe des instituts de recherche en sciences sociales. Cette expédition a déterminé l'orientation des recherches ultérieures de l'auteur dont l'objet principal – quelles que soient ses occupations par ailleurs – restait l'histoire, l'ethnographie et l'archéologie de cette région singulière de l'Asie centrale, "l'Égypte centrasiatique", une des plus anciennes zones culturelles de notre pays. En tant que responsable de l'expédition historique et ethnographique du Musée des peuples d'URSS, il a poursuivi les études de terrain, commencées en 1929, et il a visité, en 1932 et 1934, les régions de Khiva, de Törtkül et de Šymbaj. Toutes ces expéditions ont amené l'auteur à l'idée que le Khorezm avait joué un rôle exceptionnel dans les échanges culturels et historiques entre l'Asie centrale et le nord de l'Eurasie, et qu'il convenait d'approfondir les connaissances à l'aide de fouilles archéologiques. Puisque c'est au Khorezm que se rencontrèrent les deux centres d'intérêt de l'auteur, il a décidé de choisir justement cette région comme base de déploiement des fouilles archéologiques d'ampleur [9] ».



Préparations pour la prise des photographies aériennes en 1954. À gauche – B. Andrianov, responsable de l'équipe topographique de l'Expédition archéologique et ethnographique du Khorezm ; à droite – le professeur S. P. Tolstov. La personne au milieu n'a pas été reconnue (Photographie de G. Pavlidi)

IV. Relations épistolaires avec Staline

À partir de 1942, S. P. Tolstov est directeur de l'Institut d'ethnographie de l'Académie des sciences d'URSS. Et dès 1943, il est également doyen de la faculté d'histoire de l'université de Moscou. À la même époque, S. P. Tolstov dirige aussi l'Expédition archéologique du Khorezm. Pourquoi tant de responsabilités ? J'ai résolu l'énigme quand j'ai lu dans *Dvatcat' pisem k drugu* [Vingt lettres à un ami], de Svetlana Allilueva, fille de Staline, les lignes suivantes : « Au printemps 1943, j'ai terminé l'école secondaire. Depuis quatre mois, à partir du 3 mars, mon père et moi, nous ne nous sommes pas vus, et même, nous ne nous sommes pas parlé au téléphone. Je ne l'ai appelé qu'en juillet pour dire que mes études scolaires étaient terminées. "Viens me voir", a-t-il grommelé. Je lui ai montré le certificat d'études et lui ai dit que je voudrais entrer à la faculté de lettres. J'aimais la littérature, et mon enseignante Anna Alekseevna m'avait conseillé de faire des études dans ce domaine. "Tu veux être femme de lettres", a dit mon père d'un air mécontent, "Ces bohèmes t'attirent donc ! Mais ils sont tous incultes et tu veux leur ressembler... Non, il faut que tu reçoives une bonne instruction, disons, en histoire. Une femme de lettres doit connaître l'histoire. Ensuite, fais ce que tu as envie de faire". Telle fut sa décision. Elle était catégorique, et moi, qui m'apprêtais à présenter mon dossier à la faculté de lettres, j'ai obéi à mon père et je suis entrée à la faculté d'histoire. Je n'ai jamais regretté ce choix. La formation que j'y ai reçue s'est révélée très utile. Sauf que mon père ne pouvait pas deviner que je ne deviendrais jamais "la marxiste instruite" de ses rêves » [10].

Ainsi Svetlana Allilueva et Sergej Tolstov rejoignent-ils la faculté d'histoire en même temps : elle comme étudiante, lui comme doyen. En 1944, Svetlana se marie contre la volonté de son père. En 1945, S. P. Tolstov abandonne le poste de doyen. Une coïncidence, direz-vous. Possible, mais je propose une explication.

Staline avait deux fils et une fille. Jacob Džugašvili, le fils aîné issu de son premier mariage était un mal-aimé. Vasilij, le fils cadet, commençait à le décevoir profondément à cette époque. Il restait Svetlana, sa fille, en qui il mettait beaucoup d'espoir. Staline jugeait nécessaire de lui faire faire de bonnes études, mais il ne dévoilait pas l'avenir qu'il lui réservait. Il choisit S. P. Tolstov comme précepteur pour sa fille, car c'était un historien qui avait une vue prospective, qui était patriote et fidèle au système soviétique. S. P. Tolstov était chargé de surveiller avec discrétion les études de Svetlana et d'en informer Staline par écrit. L'occasion qui lui était offerte d'écrire à Staline lui a donné la possibilité, entre autres, d'exposer ses concepts sur le rôle de l'histoire dans la consolidation de l'État. Le mariage de Svetlana au printemps 1944 mit fin aux espoirs de son père. Et Staline comprit qu'il ne pouvait pas gaspiller le talent de S. P. Tolstov en l'attachant au poste de doyen. Il avait d'autres projets pour lui.

V. L'Egypte centrasiatique

L'académicien Nikolaj Ivanovič Vavilov, généticien, géographe et horticulteur, président de l'Académie des sciences agricoles, président de la Société de géographie d'URSS, précurseur des études sur les origines des plantes cultivées, a eu la chance de parcourir la moitié du monde. Il n'a pas pu en visiter l'autre car il a été arrêté et envoyé au goulag. En 1925, Vavilov travaille dans l'oasis de Khorezm. C'est lui qui, le premier, compare le Khorezm à l'Egypte : « Mon compagnon V. Kobelev et moi, nous avons équipé une modeste caravane pour nous rendre à Ourgentch et à Tašauz, les centres agricoles les plus importants de l'oasis. Nos recherches ont confirmé l'originalité de l'oasis isolée de Khiva. Nous y avons découvert, d'une façon inattendue mais évidente, un croisement des influences de deux grandes cultures : l'une, proche, de la Bactriane et de la Sogdiane anciennes ; et l'autre, assurément, d'Egypte. La majorité des plantes cultivées trahit l'influence de l'Iran : les carottes jaunes et violettes, les melons géants, parmi lesquels poussent de petits melons sauvages qui parfois ne sont pas plus grands qu'une prune. Le blé et l'orge y ont été importés sans doute d'Iran, mais, sous l'influence du milieu local, ces plantes y sont de petite taille, bien différentes de toutes celles que nous avons répertoriées en Iran, en Afghanistan et dans d'autres régions d'Asie centrale. Le lin y est représenté par des variétés aux graines et aux fleurs blanches, résultat de l'isolement géographique. L'irrigation, effectuée à l'aide d'une roue sur la circonférence de laquelle sont fixés des godets, rappelle l'ancienne irrigation traditionnelle d'Afrique du Nord. Ces roues, sont mises en mouvement par des chameaux ou des chevaux, montent l'eau à une certaine hauteur. S'il est nécessaire de la remonter encore une ou deux roues supplémentaires sont installées. L'eau s'écoule ensuite toute seule dans les champs.

L'influence de l'Afrique sur l'agriculture locale est prouvée par la présence ici du sorgho blanc, originaire de l'Afrique intérieure. Il y en a ici plusieurs sortes qui diffèrent l'une de l'autre par leur vitesse de croissance. Cette plante est appelée *durra* au Khorezm. Les Arabes d'Afrique utilisent le même nom. La pastèque est une autre plante originaire d'Afrique présente par ici. Dans les conditions particulières de cette zone, isolée au nord par la mer d'Aral et au sud par les déserts du Qyzylqum et du Qaraqum, les plantes cultivées importées d'ailleurs se sont adaptées au milieu et aux habitudes de la population locale.

De nombreux vestiges témoignent de l'histoire ancienne de l'oasis de Khiva. Dans le passé, sans doute, les espaces irrigués étaient-ils plus considérables, comme en témoignent les sortes remarquables de melons et de fruits. Les melons de Čarżow sont réputés dans le monde entier. Or, ces melons sont exportés de Khiva à Čarżow sur des péniches, d'où ils sont envoyés à Krasnovodsk puis, après avoir traversé la mer Caspienne, à Moscou. Le poids d'un tel melon peut atteindre 16 kg. Après une longue sélection, ces melons ont acquis un goût exquis et unique.

L'une des particularités de cette région tient au fait que les grandes crues de l'Amou Darya arrivent tard. Depuis le Pamir, à la même altitude que celle de l'Hindukush, jusqu'à la mer d'Aral les eaux du fleuve coulent sur des milliers de kilomètres. La fonte tardive des neiges retarde donc les grandes crues. Cela entraîne la réduction de la période de croissance et explique la présence de sortes particulières de coton à croissance très rapide...

Il vient à l'esprit de comparer l'agriculture de l'Égypte avec celle du delta de l'Amou Darya. Ces deux centres agricoles isolés sont historiquement liés à des flores et à des foyers d'agriculture différents. L'Égypte est le royaume du blé dur, le Khorezm celui du blé tendre. L'Égypte est le royaume du lin méditerranéen à grosses graines. Au Khorezm le lin est exclusivement une plante oléagineuse, aux fleurs blanches. Jusqu'à récemment, au Khorezm ne se trouvait qu'une sorte locale de coton (*Gossypium herbaceum*) maintenant remplacé par le coton américain (*Gossypium hirsutum*). Le delta de l'Amou Darya est le royaume de la luzerne (*Medicago sativa*), le delta du Nil est celui du trèfle d'Alexandrie.

On trouve dans l'oasis de Khiva des plantes relictées importées d'Égypte. C'est de là que vient le sorgho blanc, qui a donné plusieurs sortes locales. Ainsi les influences de deux grandes cultures trouvent-elles leur expression sur ce territoire isolé, entouré de la mer et des déserts » [11].

VI. Genèse et déclin du projet du Grand canal turkmène

En 1948, au moment où la "guerre froide" atteint son apogée, le Karakalpakistan devient le centre de réalisation d'un projet grandiose de Joseph Staline – la construction du Grand canal turkmène. La même année, S. P. Tolstov publie *L'ancien Khorezm* qui connaît un succès triomphal.

En avril 1949 les épreuves du numéro de la *Krasnaâ zvezda* [L'étoile rouge] qui annonce les prix Staline sont corrigées à la dernière minute conformément aux instructions de Staline. Grâce à cette intervention, S. P. Tolstov obtient le premier prix Staline pour son ouvrage *L'ancien Khorezm*. B. A. Rybakov et son livre sur les métiers de la Russie kievienne ne reçoivent que le deuxième prix.

Staline n'a jamais visité l'Asie centrale, mais il y a des raisons de croire que, après avoir lu *L'ancien Khorezm*, de S. P. Tolstov, il avait l'intention de s'y rendre. Cet ouvrage montrait à Staline que son auteur avait une vision stratégique de l'histoire, et qu'il serait plus utile que d'autres dans l'élaboration de la version stalinienne de l'histoire de l'URSS qui débiterait aux premiers siècles de notre ère.

Je pense également que Staline a dû s'intéresser aux techniques de construction des grands canaux de l'Antiquité en Égypte et au Khorezm, appelé de plus en plus souvent l'Égypte centrasiatique. Il se serait inévitablement demandé pourquoi le grandiose système d'irrigation du Khorezm

avait cessé d'exister, et quels étaient les moyens et les possibilités de le reconstruire. Staline considérait avec sérieux les conclusions de S. P. Tolstov sur les causes du déclin des systèmes d'irrigation de l'ancien Khorezm. Selon lui, ces causes étaient surtout d'ordre social et politique ; le réseau d'irrigation avait péri à la suite de la disparition des trois fondements de la société d'alors : la commune, l'esclavage et le despotisme centralisé.

Staline, d'ailleurs, a toujours compté sur le travail forcé des détenus. Mais ce n'est qu'alors qu'il a espéré s'en servir dans des proportions jamais vues. Les observations et les conclusions de S. P. Tolstov affermirent sa décision.

Staline avait réalisé à l'époque deux tiers des projets grandioses de Pierre I^{er}. Le grand empereur ne faisait que rêver quand, vers la fin du XVII^e siècle, il voulut construire une voie navigable entre la mer Blanche et la mer Baltique et entreprit, sans succès d'ailleurs, la construction d'un canal entre la Volga et le Don. Staline réalisa la construction de ces deux canaux qui avaient une importance non seulement économique mais aussi géostratégique.

Le premier, réalisé pendant le premier plan quinquennal (1929-1932), reliait la mer Blanche au lac d'Onega. En son temps, Pierre le Grand avait fait ce trajet par voie terrestre et avait eu l'occasion d'apprécier son importance stratégique lors de la guerre avec la Suède. Après l'élaboration des projets et la réalisation des prospections, la construction commença finalement en 1930. Les 227 km du trajet furent achevés en 20 mois. Dès lors le canal pouvait être utilisé par les bateaux maritimes et fluviaux.

C'est sous Staline que fut construit aussi le canal navigable reliant la Volga au Don, à l'endroit où les deux fleuves étaient les plus proches. Les travaux commencèrent à la veille de la Seconde Guerre mondiale, furent interrompus, puis reprirent en 1948 et se terminèrent en 1952. La longueur de ce canal est de 101 km. Il paracheva l'unité du réseau navigable de la Russie d'Europe.

Pierre le Grand avait laissé aller son imagination jusqu'à vouloir accéder aux mers du Sud, via l'Inde. Il avait envoyé une expédition de 5 000 soldats, sous les ordres de Bekovič-Čerkasskij, qui avait pour but d'étudier les possibilités de détourner l'Amou Darya vers son ancien lit, celui de l'Uzboj comme on le croyait à l'époque. Dans ce cas, le fleuve se serait jeté dans la mer Caspienne et non pas dans la mer d'Aral. Une nouvelle route géostratégique menant de la Volga, via le Don, la mer Caspienne et l'Amou Darya, jusqu'à l'Inde aurait vu le jour.

Lorsque Staline convoque Semën Konstantinovič Kaližnûk, l'homme qui devait diriger la construction du Grand canal turkmène, il lui conseille vivement de lire *L'ancien Khorezm*, de S. P. Tolstov, puisqu'il ne l'avait pas déjà fait.

À l'hiver 1947, une nouvelle sensationnelle parcourt le Khorezm : sur les ordres de Staline, un chemin de fer reliant cette région aux régions centrales d'URSS allait être construit. « Le sifflet d'une locomotive que le vent apportait jusqu'à Ourgentch signifiait que sept ans plus tard on entendrait par ici

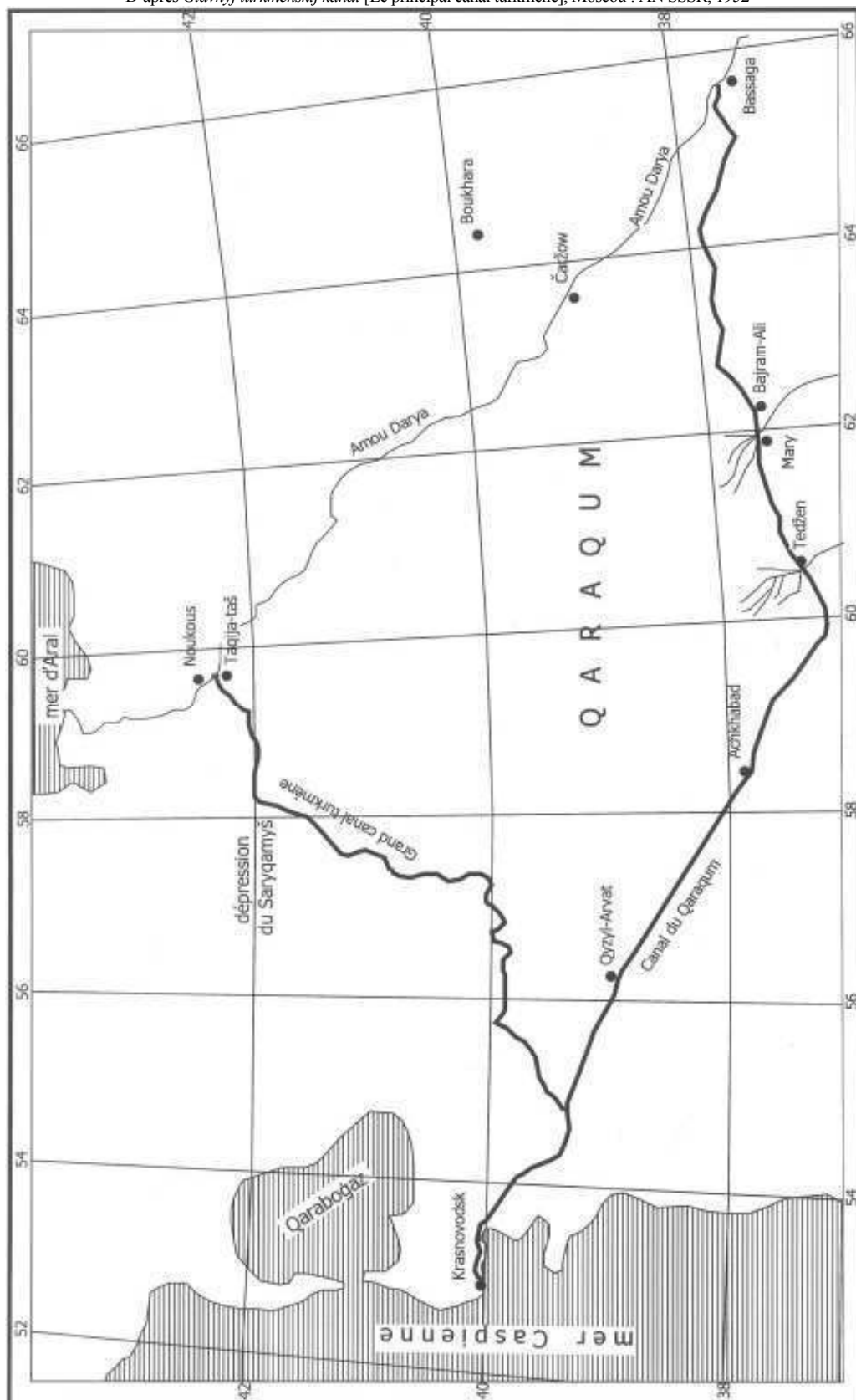
celui des bateaux venant de la Volga. La construction du Grand canal turkmène aurait été impossible sans un chemin de fer pour y acheminer les matériaux et les équipements nécessaires, sans les rails brillant au soleil qui reliaient Caržow à Taqijataš » [12].

En septembre 1950, le Conseil des ministres d'URSS publie un décret « Sur la construction du Grand canal turkmène Amou Darya-Krasnovodsk et sur l'irrigation des terres de la plaine Caspienne du Turkménistan occidental, du bas Amou Darya et des parties occidentales du désert du Qaraqum ». Ce décret prévoyait la construction d'un canal de 1 100 km de long, d'un barrage sur l'Amou Darya, près de Taqijataš, de deux barrages et de deux grandes réserves d'eau sur le canal et de trois centrales hydroélectriques pouvant produire jusqu'à 100 000 kW. Il y était question aussi de la dérivation des canaux pour l'irrigation et des conduites pour alimenter en eau les entreprises et les habitants.

Staline rédigea personnellement le projet du Grand canal turkmène qui devait transformer le désert du Qaraqum en un jardin florissant, à la surprise du monde entier. Il savait que l'agriculture dans cette région exigeait des efforts gigantesques. Les eaux de l'Amou Darya transportaient une grande quantité d'alluvions et, chaque année, les canaux devaient être arrachés à l'atterrissement. Pourtant, avait-on assuré à Staline, ces inconvénients pouvaient se transformer en avantages car l'Amou Darya n'était pas seulement un fleuve puissant mais aussi une fabrique d'engrais minéraux. Le courant rapide du haut Amou Darya érodait des roches montagneuses, les entraînaient et les transformaient en alluvions qui se déposaient dans la basse vallée du fleuve. Ces alluvions contenaient des minéraux précieux comme la chaux, le potassium et le phosphore. Le Nil, avait-on expliqué à Staline, était riche en alluvions et avait créé une vaste vallée fertile. Mais les alluvions de l'Amou Darya étaient plus riches que celles du Nil : elles contenaient deux fois plus de chaux et quatre fois plus de potassium. Si les eaux de Nil apportaient 367 kg d'engrais minéraux à chaque hectare irrigué, les eaux de l'Amou Darya en apportaient 1 914 kg, c'est-à-dire cinq fois plus.

Le canal devait débiter non loin de Noukous, capitale du Karakalpakistan. Un barrage puissant, bâti près de Taqijataš, devait permettre d'utiliser les eaux de l'Amou Darya pour faire tourner les turbines d'une centrale hydroélectrique. Le futur canal devait emprunter, sur 500 km, l'ancien tracé de l'Uzboj qui, nettoyé et approfondi, assurait un lit pour la nouvelle artère d'eau. Mais ce tracé était très accidenté. On projetait donc de profiter de ces exhaussements pour bâtir un système de barrages et d'écluses qui rendrait le nouveau canal navigable. De plus, on espérait utiliser l'énergie de l'eau pour faire tourner au moins trois centrales hydrauliques dont la puissance serait de 100 000 kW. Le canal contournerait la dépression du Saryqamyš, dont le remplissage aurait nécessité plus de 300 milliards de m³ d'eau et plus de 15 ans, et prendrait la direction de la ville de Krasnovodsk, au bord de la mer Caspienne. Mais l'eau précieuse de l'Amou Darya ne se jetterait pas inutile-

D'après *Glavnyj túrkmenskij kanal* [Le principal canal turkmène], Moscou : AN SSSR, 1952



Les tracés du Grand canal turkmène, jamais réalisé, et du canal du Qaraqum

ment dans la mer. Un système d'écluses, à Krasnovodsk, limiterait l'écoulement d'eau dans la mer, rendrait le canal navigable depuis l'Amou Darya jusqu'à la mer Caspienne et augmenterait la quantité d'eau destinée à l'irrigation et au ravitaillement des centres industriels. Ce serait, jugeait Staline, l'un des traits les plus remarquables du Grand canal turkmène.

« Tout cela est à l'origine de notre engouement pour le Khorezm, nous nous sommes transformés en romantiques exaltés, et le plus grand romantique était bien sûr Sergej Pavlovič Tolstov lui-même, dont le but principal dans la vie devint la connaissance de l'histoire de ce pays ancien. Cela nous a donné la force de surmonter par la suite toutes les difficultés du travail dans le désert. Il suffit de rappeler comment deux équipes, dirigées par Marianna Aleksandrovna Itina et par Ol'ga Aleksandrovna Višnevskaa, ont travaillé sous le soleil torride de juillet et d'août le long de l'Uzboj, sur le tracé du futur grand canal du Qaraqum, dans les sables brûlants du désert, privées d'eau potable, de fruits et de légumes » témoigne Elena Evdokimovna Nerazik, l'un des vétérans de l'Expédition archéologique du Khorezm [13]. Mais alors comment expliquer qu'elle confond le Grand canal du Qaraqum avec le Grand canal turkmène !

Staline projetait de faire débiter le canal près de Noukous. C'est le long de ce tracé que l'Expédition archéologique du Khorezm avait déployé ses fouilles. Outre l'étude de l'ancien Khorezm, l'expédition avait encore au moins trois objectifs, connus uniquement de Staline et, bien sûr, de Tolstov, impliqué directement dans l'élaboration du superprojet du XX^e siècle. Ce projet, pareil à celui de la tour de Babylone, n'a jamais été réalisé. De plus, il a joué un certain rôle dans la disparition de Staline, dans le déclin de la carrière scientifique de Tolstov et dans sa mort anticipée rappelant celle du général russe Mihajl Skobelev, qui rêvait de conquérir l'Inde.

VII. L'alternative

Personne ne pouvait connaître les intentions ultimes de Staline, ni les membres de l'expédition ni Tolstov lui-même. C'est pour cela que E. E. Nerazik confond le Grand canal turkmène avec le Grand canal du Qaraqum. Après le décès de Staline, l'emplacement du début du canal est déplacé vers le sud. Pourquoi ?

Le 27 mars 1953, L. P. Beria propose au Conseil des ministres de renoncer à plusieurs chantiers coûteux qui dévastaient le budget. Cette proposition est approuvée. Les constructions du Grand canal turkmène, du canal de la Volga à l'Oural, des centrales hydrauliques sur le bas Don, des routes et des chemins de fer du Nord sont donc arrêtées. Le Grand canal turkmène, condamné, est remplacé par un canal alternatif : celui du Qaraqum.

Le canal du Qaraqum ranime les anciennes querelles pour la distribution de l'eau entre Ouzbeks et Turkmènes et réalise le grand rêve des Turkmènes. Leur pays avait accès à la mer Caspienne et, plus loin, via la Volga, au réseau

de navigation d'URSS. Mais ils regrettaient que l'Amou Darya se dirige vers la mer d'Aral et que ses eaux soient gaspillées en arrosant le désert. Voici ce qu'écrivait à ce propos l'académicien turkmène Berdi Kerbabaev : « ... des milliers d'hectares de terres fertiles restent sans eau pendant des siècles. Les bêtes assoiffées s'attroupent autour des puits à l'eau amère. Dans les chaleurs d'été des voyageurs périssent de soif dans les sables du désert. Et l'Amou Darya, en érodant ses rives, galope comme un cheval sans brides vers la "mer insatiable". Si ce fleuve s'écoulait non pas vers cette "mer insatiable" mais vers les steppes du Tedžen et d'Axal, alors, les Turkmènes ne périraient plus de soif ! Le fleuve n'éroderait plus ses rives. Des terres, fertiles mais désertes, accueilleraient cette abondance d'eau et se transformeraient en jardins » [14].

Les premiers projets d'augmentation des ressources d'eau du Turkménistan du Sud, par la déviation d'une partie des eaux de l'Amou Darya vers les oasis du Murgab et du Tedžen et vers les piémonts de Kopet-dağ, datent du début du XX^e siècle. En 1926 s'achève, sous la responsabilité de F. Morgunenko, un projet de canal reliant l'Amou Darya au Murgab, au sud du Turkménistan. Il existait donc deux versions du projet pour dévier les eaux de l'Amou Darya : une "version par le sud" et une "version par le nord". Les partisans de la "version par le sud" mettaient en avant le fait que ce projet était en partie déjà réalisé : le canal d'irrigation qui reliait Bassaga à Kerki avait été construit dans les premières années du pouvoir soviétique. Il pouvait être prolongé, en suivant l'un des anciens lits de l'Amou Darya, donner naissance sur ce parcours à une grande réserve d'eau puis traverser, grâce au dénivellement naturel, le désert du Qaraqum et se diriger vers Bajram-Ali. D'après les prévisions, ce canal devait aller vers l'est, vers la ville de Mary, dans le delta du Murgab, et vers celle de Tedžen, dans le delta du même nom, pour prendre ensuite la direction du nord-ouest, longer les piémonts de Kopet-dağ, traverser la capitale Achkhabad et atteindre la ville de Qyzyl-Arvat. Les partisans de la "version par le sud" insistaient sur le fait que le niveau du canal dans toute sa longueur serait plus bas que celui de l'Amou Darya et que les eaux du canal couleraient toutes seules sans qu'il y ait besoin de pompes ou de barrages coûteux. Le sud-est du désert du Qaraqum, près de la frontière avec l'Iran et l'Afghanistan, était la région la plus chaude d'URSS. Les terres y étaient fertiles, les nappes phréatiques d'eau salée très profondes. Cette région disposait de toutes les conditions nécessaires à la culture du coton à longues fibres.

C'est la "version du sud" qui a servi de base à la construction du canal du Qaraqum, appelé au début canal Lénine. Il commence au sud de l'Asie centrale, au Turkménistan, et pas au nord, en Ouzbékistan. Ainsi les clés de l'eau se trouvèrent-elles désormais entre les mains des Turkmènes. Les eaux coulaient dans le canal directement des montagnes sans traverser toute l'Asie centrale, sans être polluées par les engrais chimiques et les déchets industriels. Pourtant ces eaux se perdaient dans les sables du désert sans parvenir à la mer Caspienne. La plus grande partie s'infiltrait dans le fond sablonneux

du canal ou alors s'évaporait sous le soleil brûlant et était ainsi perdue, aussi bien pour l'Ouzbékistan que pour le Turkménistan.

Dès lors, le sort de l'Égypte centrasiatique fut scellé, et le Karakalpakistan, coupé du reste du monde par les déserts du Qaraqum, du Qyzylqum et par le plateau désertique de l'Ust-ûrt, fut privé lui aussi d'accès aux voies de navigation via la mer Caspienne. Et ce n'était pas parce que le projet de relier l'Amou Darya à la mer Caspienne n'avait pas été réalisé mais parce que la diminution du niveau d'eau de la mer d'Aral et de l'Amou Darya aurait rendu la voie non navigable. Le Karakalpakistan et, par conséquent, l'Ouzbékistan ont perdu vers le milieu du XX^e siècle une chance historique unique – celle d'avoir un accès à la mer Caspienne.

L'isolement de l'oasis de Khorezm de l'Ouzbékistan et du reste du monde a été amoindri dans une certaine mesure grâce à la construction du chemin de fer qui reliait Čaržow à Qoňyrat. Par ce chemin de fer, l'oasis était reliée aux autres régions d'Ouzbékistan et plus tard, grâce à la section Aleksandrov-Gaj, à la Russie. Mais il ne faut pas oublier que la construction de ce chemin de fer a été entreprise afin de pouvoir acheminer les matériaux nécessaires à la construction du Grand canal turkmène.

La construction des 1100 km du Grand canal turkmène n'aurait pas été plus coûteuse que celle des 1340 km du canal du Qaraqum. La construction du Grand canal turkmène, qui devait durer sept ans, aurait eu un grand avantage mis en avant par les savants depuis longtemps. Il devait emprunter sur une grande partie l'ancien lit de l'Uzboj, qui est l'un des plus longs lits asséchés d'Asie centrale : 775 km de longueur, par endroit jusqu'à 6 km de largeur, et de 20 à 60 m de profondeur. De plus, ce lit était aussi préservé que si le fleuve venait de le quitter.

VIII. Témoignages de journalistes

En avril 1953, Valentin Alekseevič Bočin, journaliste à la *Leninogorskaja Pravda*, publiée à Leninogorsk, ville du Kazakhstan de l'Est, décide de se rendre sur le chantier stalinien du Grand canal turkmène. A. Vdovin, un de ses collègues, lui propose du travail à Čaržow, centre du futur chantier. Mais V. A. Bočin décide d'aller à Noukous qui était pour lui non seulement la capitale du Karakalpakistan mais aussi l'endroit près duquel allait être aménagé le début du futur canal.

Le rédacteur en chef du journal du chantier était un certain A. Veduta, capitaine du ministère de l'Intérieur, d'origine ukrainienne. Le journal, financé par ce même ministère, était destiné à un cercle assez restreint de lecteurs. Plus tard, A. Veduta mourut dans des circonstances assez étranges – il se pendit après la publication d'un article dans le journal *Pravda Vostoka* qui l'avait accusé de plagiat.

S. Paramonov, journaliste à Moscou, s'est lui aussi rendu sur le chantier stalinien auquel il avait l'intention de consacrer un livre. À Taqijataš, il a

réuni du matériel, parlé aux ouvriers, y compris aux détenus du goulag. Après la décision d'arrêter la construction du canal, Paramonov a travaillé quelque temps à Nougous, au journal *Sovetskaâ Karakalpakîâ* [La Karakalpakie soviétique] avant de sombrer dans l'alcoolisme. Le matériel qu'il avait réuni pour son ouvrage a disparu.

A. Veduta et S. Paramonov ont raconté à V. A. Bočîn, qu'après la mort de Staline, la *Pravda* avait publié, en 1955 ou 1956, un article anonyme qui critiquait S. P. Tolstov, partisan de "la version par le nord" du canal. Le bruit courait que les adversaires de S. P. Tolstov à l'Académie des sciences l'avaient accusé d'avoir un intérêt personnel dans ce projet. N. S. Hrušev, le nouveau leader de l'URSS, voulait corriger les erreurs de Staline et entrer dans l'histoire à son tour comme réformateur et auteur de projets grandioses. Il en avait beaucoup : conquérir les "terres vierges" du nord du Kazakstan, construire ses canaux à lui – non pas à travers le désert mais à travers les oasis peuplées. La rumeur disait aussi que S. K. Kaližnûk, responsable de la construction du Grand canal turkmène, avait été convoqué à Moscou deux mois après la mort de Staline, où lui avait été notifié que le chantier et, par conséquent, le journal qui lui était consacré, seraient arrêtés un ou deux mois plus tard. « Comment projetez-vous de construire un canal en utilisant l'ancien lit de l'Uzboj qui est couvert de sel ? » lui avait-il été demandé alors. S. K. Kaližnûk avait compris que cette question était purement rhétorique et qu'il ne lui restait pas beaucoup de choix s'il voulait garder son emploi.

Le sociologue et journaliste A. Žoldasov raconte que, après la mort de Staline, les autorités turkmènes avaient promis à son successeur N. S. Hrušev d'inonder le pays de coton à longues fibres, coton qui ne pouvait pas être cultivé dans l'oasis de Khorezm si la "version par le nord" était retenue. Le premier secrétaire du Parti communiste du Turkménistan en promettait à N. S. Hrušev 4 millions de tonnes de très bonne qualité. Cela était à retenir car cette sorte de coton était indispensable à la fabrication de la poudre. Mais toutes ces promesses n'ont jamais été réalisées.

IX. Le déclin de S. P. Tolstov

D'après les témoignages des collègues de S. P. Tolstov, son plus grand adversaire était B. A. Rybakov, qui l'accusait de placer la culture de l'ancien Khorezm plus haut que celle de l'ancienne Russie. Ces deux personnages presque de même âge – Tolstov est né en 1907, Rybakov en 1908 – ont eu des destins semblables : tous les deux sont sortis de l'université de Moscou en 1930, sont devenus professeurs de la même université en 1943, ont reçu le prix Staline en 1948. Ils se seraient adonnés à une sorte de compétition dans leurs vies professionnelles et cette compétition aurait même été manipulée et soutenue de façon artificielle.

Le 23 octobre 1953, S. P. Tolstov est élu membre-correspondant de l'Académie des sciences, même si le déclin de sa carrière scientifique com-

mence à la mort de Staline. Par contre, la carrière de son adversaire B. A. Rybakov connaît à cette époque un grand essor : en 1956, il devient directeur de l'Institut d'archéologie de l'Académie des sciences d'URSS et, de 1973 à 1975, il occupe le poste de secrétaire – académicien de la section d'histoire de l'Académie des sciences d'URSS.

En 1954, sous la pression de ses adversaires, S. P. Tolstov quitte le poste de secrétaire scientifique de l'Académie des sciences. Dorénavant, il ne peut plus décider de l'orientation des activités de l'Académie et beaucoup de décisions sont prises sans lui demander son avis. S. P. Tolstov se consacre alors entièrement à l'ethnographie. À la fin des années cinquante et au début des années soixante il est encore le rédacteur en chef et l'un des auteurs principaux d'une grande série d'ouvrages d'ethnographie intitulée *Narody mira* [Les peuples du monde] qui compte 19 volumes [15].

S. P. Tolstov présente à plusieurs reprises sa candidature au titre d'académicien, mais se heurte au refus de la majorité des membres de l'Académie qui ne lui ont jamais pardonné une maladresse. En tant que secrétaire scientifique de l'Académie, S. P. Tolstov avait invité un jour un groupe d'académiciens à une réunion, mais étant très occupé, il les avait fait attendre plus longtemps que permis. Furieux, les académiciens se promirent de ne jamais soutenir sa candidature. Si c'est une anecdote, c'en est une bien instructive.

S. P. Tolstov reste directeur de l'Institut d'ethnographie jusqu'en 1965, et rédacteur en chef du journal *Sovetskaâ ètnografiâ* [Ethnographie soviétique], jusqu'en 1966. En 1965, ses collègues ouzbeks lui accordent le titre d'académicien d'honneur de l'Académie des sciences d'Ouzbékistan. Il dirige l'expédition archéologique et ethnographique du Khorezm jusqu'en 1969.

X. L'héritage de S. P. Tolstov

Examinons enfin quelques aspects de l'activité de cette expédition, en particulier, les traits spécifiques de ce qu'il est possible d'appeler "l'école du Khorezm", formée sur ses terrains d'enquête. Le noyau de cette école regroupe des étudiants en doctorat et des stagiaires de l'université d'État de Moscou qui au départ ont accompagné leurs professeurs sur les fouilles, et qui ensuite ont consacré leur carrière scientifique au Khorezm. L'école du Khorezm s'est développée dans une atmosphère de quêtes scientifiques autour de la personnalité étonnante de Sergej Pavlovič Tolstov. Ses récits et ses conférences improvisées sur les terrains de fouilles, pendant la pause de midi ou à la fin de la journée de travail, ses opinions originales et inattendues, parfois paradoxales, sur toute une gamme de sujets, stimulaient les réflexions scientifiques et donnaient naissance à des hypothèses curieuses. Par son érudition et sa vision rétrospective et stéréoscopique il pouvait amener ses collaborateurs à évoquer soit les images de l'*Avesta*, le livre sacré des zoroastriens, soit les héros des légendes khorezmiennes, soit l'invasion arabe, soit encore la

conquête des Mongols. Ces conférences improvisées formaient des chercheurs de façon beaucoup plus efficace que les conférences dans les auditoriums de l'université.

En 2002, l'expédition archéologique et ethnographique du Khorezm de l'Académie des sciences de Russie va célébrer son 65^e anniversaire. S. P. Tolstov, son fondateur, aurait eu 95 ans. Sous sa direction, une équipe modeste d'étudiants s'est transformée en une des plus célèbres expéditions scientifiques d'URSS. Les dizaines d'années consacrées aux fouilles de monuments uniques comme Topraq-qala, Qojqyrylgan-qala et les mausolées de Tagisken, les volumes qui décrivent et analysent les données archéologiques ont conduit à des découvertes d'importance mondiale, à de brillantes hypothèses et à des erreurs.

Les travaux de cette expédition ont couvert de vastes territoires bien au-delà du Khorezm : le Qyzylqum du Sud et le Qaraqum du Nord, les régions de la mer Caspienne, le delta du Syr Darya, les rives orientales de la mer d'Aral et le delta de l'Amou Darya. La période couverte par les études a été également très large – de l'époque préhistorique jusqu'à celle où l'archéologie se confond avec l'ethnographie.

Les sujets d'études de l'expédition restent assez variés jusqu'à nos jours. Ce sont des études approfondies d'histoire générale, des recherches sur l'histoire de l'irrigation du Khorezm en particulier et de la région de la mer d'Aral en général, sur l'aménagement des anciens lits du Syr Darya et de l'Amou Darya, sur le peuplement de ces territoires, sur les rapports entre agriculteurs et éleveurs. À l'intérieur de ce vaste programme de recherches, chacun des membres de l'expédition a trouvé sa propre vocation. Ainsi naissent des études complémentaires sur la religion de l'ancien Khorezm, l'histoire des centres urbains et ruraux, l'histoire de l'habitation, des études en numismatique, etc. Tous ces thèmes figurent dans les publications de l'expédition qui se composent de 25 volumes.

V. A. Germanov
Institut d'histoire de l'AS d'Ouzbékistan



Qojqyrylgan-qala (IV^e siècle av. J.-C. – IV^e siècle de notre ère) avant les fouilles de l'Expédition archéologique du Khorezm (Photographie de G. Pavlidi)



Photographie aérienne du même monument après les fouilles (Photographie de G. Pavlidi)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. "Sergej Pavlovič Tolstov (1907-1976). Nekrolog [Sergej Pavlovič Tolstov : nécrologique]", *ONU*, 1977, n° 2, pp. 74-75 ; "Ukazatel' publikacij S. P. Tolstova [Index des publications de S. P. Tolstov]", *ONU*, 1977, n° 2, pp. 75-79 ; Tolstov S. P., *Vvedenie v sovetskoe kraevedenie* [Introduction à l'ethnographie soviétique], Moscou-Leningrad, 1932, 160 p. ; Tolstov S. P., *Osnovy sovetskogo kraevedeniâ : steklografirovannyj kurs* [Principes de l'ethnographie soviétique : cours polycopiés], Moscou, 1932 ; Beršadskij R., *Na raskopkah drevnego Horezma* [Sur les fouilles de l'ancien Khorezm], Moscou : Geografiz, 1949, 110 p. ; Beršadskij R., "Na raskopkah drevnego Horezma [Sur les fouilles de l'ancien Khorezm]", *Novyj mir* [Le nouveau monde], 1949, n° 11, pp. 149-180 ; Gulâmov Â. G., "Arheologičeskaâ èkspediciâ v Karakalpakiû [L'expédition archéologique en Karakalpakie]", *Bûlleten' AN UzSSR* [Bulletin de l'AS d'Ouzbékistan], 1945, n° 6, pp. 33-34 ; Gulâmov Â., Šiškin V., Nabiev R., "Vydaûšijsâ učenyj : k 50-letiu so dnâ roždeniâ S. P. Tolstova [Un savant illustre : pour le 50^e anniversaire de S. P. Tolstov]", *Pravda Vostoka* [La Pravda de l'Orient], Tachkent, 1957, le 25 janvier ; Kamalov S., "Vydaûšijsâ issledovatel' istorii narodov Srednej Azii : k 50-letiu so dnâ roždeniâ S. P. Tolstova [Un chercheur illustre de l'histoire des peuples de l'Asie Centrale : pour le 50^e anniversaire de S. P. Tolstov]", *Vestnik KKF AN UzSSR*, Noukous, 1967, n° 1, pp. 103-106 ; Lobačëva N., "K ûbileû S. P. Tolstova [Pour l'anniversaire de S. P. Tolstov]", *Sovetskaâ istoriografiâ* [Historiographie soviétique], Moscou, 1957, n° 4, pp. 164-166 ; Nikolaev V., "Na raskopkah drevnego Horezma : rasskaz o trude sovetskih arheologov [Sur les fouilles de l'ancien Khorezm : un récit sur les travaux des archéologues soviétiques]", *Večernij Leningrad* [Leningrad nocturne], 1950, le 13 janvier ; Papërnyj Z., "Professor-voin [Professeur-soldat]", *Moskovskij universitet* [Université de Moscou], 1945, le 23 mai ; Polâkov S. P., "Sergej Pavlovič Tolstov : k 60-letiu so dnâ roždeniâ i 40-letiu naučnoj deâtel'nosti [Sergej Pavlovič Tolstov : pour le 60^e anniversaire et les 40 ans de carrière scientifique]", *Vestnik Moskovskogo gosudarstvennogo universiteta. Seriâ istoričeskaâ* [Journal de l'université d'État de Moscou. Série d'histoire], 1967, n° 1, pp. 91-95 ; Ždanko T. A., Rapoport Ů. A., Čeboksarov N. N., "Sergej Pavlovič Tolstov : k 60-letiu so dnâ roždeniâ [Sergej Pavlovič Tolstov : pour son 60^e anniversaire]", *Sovetskaâ ètnografiâ* [Ethnographie soviétique], 1967, n° 1, pp. 130-138 ; Bočin V. A., *Putešetviâ po Karakalpakii : rasskazy o nauke* [Voyages en Karakalpakie : récits sur la science], Noukous : Karakalpakia, 1962, p. 148 ; Nerazik E. E., "Vvedenie [Introduction]" dans : *Priaral'e v drevnosti i srednevekov'e : k 60-letiu Horezmskoj arheologo-ètnografičeskoj èkspedicii* [La région de la mer d'Aral dans l'Antiquité et au Moyen Age : pour le 60^e anniversaire de l'Expédition archéologique et ethnographique du Khorezm], Moscou : Vostočnaâ literatura, 1998, pp. 3-5 ; Kamalov S. K., "S. P. Tolstov i stanovlenie istoričeskoj nauki v Karakalpakistane [S. P. Tolstov et la naissance des études historiques au Karakalpakistan]", *ibid.*, pp. 20-21.
2. Tolstov S. P., *Drevnij Horezm : opyt istoriko-arheologičeskogo issledovaniâ* [L'ancien Khorezm : essai d'une étude historique et archéologique], Moscou : MGU, 1948, 352 p., 87 tableaux, 1 annexe ; Rybakov B. A., *Remeslo drevnej Rusi* [Les métiers de l'ancienne Russie], Moscou : AN SSSR, 1948, 792 p.

3. Tolstov S. P., *Vvedenie v sovetskoe kraevedenie* [Introduction à l'ethnographie soviétique], Moscou-Leningrad : Socèkgiz, 1932, 160 p. ; Tolstov S. P., *Osnovy sovetskogo kraevedeniâ : steklografirovannyj kurs* [Principes de l'ethnographie soviétique : cours polycopiés], Moscou, 1932.
4. "Pervyj perelom : interv'û Ŭ. Leksina s professorom S. O. Šmidtom, kandidatami istoričeskikh nauk V. F. Kozlovym i S. B. Filimonovym [La première rupture : entretien de Ŭ. Leksine avec le professeur S. O. Šmidt et les historiens V. F. Kozlov et S. B. Filimonov]", *Znanie – sila* [Savoir-force], 1988, n° 11, novembre, pp. 73-74.
5. Solovej T. D., "Korennoj perelom v otečestvennoj ètnografii : diskussiâ o predmete ètnologičeskoj nauki konec 1920-h – načalo 1930-h godov [Un brusque changement dans l'ethnographie nationale : la discussion sur le domaine de la science ethnographique à la fin des années vingt et au début des années trente]", *Ètnografičeskoe obozrenie* [Revue ethnographique], mai-juin, 2001, n° 3, p. 111.
6. Tolstov S. P., "Vystupleniâ v preniâh [Prise de position dans les discussions]" dans : *Trudy I Vsesoŭznoj konferencii istorikov-marksistov* [Travaux de la première conférence nationale des historiens marxistes], 28.12.1928 – 04.01.1929, vol. 2, Moscou, 1929, pp. 331-332.
7. Dmitriev I., "Vystupleniâ v preniâh [Prise de position dans les discussions]" *ibid.*, pp. 336.
8. Solovej T. D., *ibid.*, p. 115.
9. Tolstov S. P., *Drevnij Horezm...*, p. 8.
10. Allilueva S. I., *Dvadcat' pisem k drugu* [Vingt lettres à un ami], Moscou : Izvestiâ, 1990, 176 p. ; Lettre 17, pp. 141-149.
11. Vavilov N. I., "V nizov'âh Amudar'i [Dans le delta de l'Amou Darya]" dans : Vavilov N. I., *Pât' kontinentov* [Cinq continents], Moscou : Mysl', 1987 ; 2e édition, pp. 60-63.
12. Vitkovič V., *Putešestvie po Sovetskomu Uzbekistanu* [Voyage en Ouzbékistan soviétique], Moscou : Molodaâ gvardiâ, 1951, p. 292.
13. Nerazik E. E., *ibid.*, pp. 3-5.
14. Kerbabaev B., *Rešaûšij šag*, Moscou, 1984, p. 659.
15. *Narody mira* [Les peuples du monde], Moscou : AN SSSR, 1956-1962 ; 19 volumes.